

# Nous, la covid et l'avenir

par Jacques Lefebvre

*Ne pas diffuser ni utiliser sans la permission de l'auteur.*

Qui est ce « nous »? C'est vous, moi, les êtres humains en général ou en totalité, les Occidentaux, les Québécois, ou tout autre groupe, selon le contexte et votre interprétation. Mais nous n'allons pas dire n'importe quoi. Notre sujet est important : maladie, vie et mort, avenir.

## Première partie : La covid et nous

Depuis plus de deux ans, la covid-19 entretient une crise mondiale, encore non achevée. Que faire en cas de crise? Penser, décider et agir. Dans cet ordre chronologique. Et continuer de penser en cours de réévaluation et d'ajustement des décisions et des actions selon le déroulement des faits.

### Penser avant et afin de déterminer les principales orientations

Penser n'est pas notre occupation principale, ni individuellement ni collectivement. Attention, j'utilise ici « penser » au sens fort. Il ne s'agit pas de penser à prendre son foulard et ses gants avant de sortir, ni s'assurer qu'il y aura assez de places et de nourriture pour deux cents invités, ni même rectifier la trajectoire d'une navette vers la Lune. Ce sont là des actes sensés, utiles, à degrés de complexité divers. C'est de la pensée. L'ordinateur en est capable, si nous lui donnons les instructions, informations et pouvoirs requis. Car cette pensée est orientée vers un but unique, à atteindre par des considérations techniques étroites.

Il est plus difficile de tenir compte de plusieurs éléments dans la détermination et la priorisation des buts et des moyens de les réaliser,

d'équilibrer (et de rééquilibrer fréquemment) une pluralité d'objectifs avec la multiplicité des moyens disponibles ou possibles, en prenant en compte les résultats jusque-là enregistrés, fragmentaires et ambigus. C'est ce que j'appelle « *penser* » au sens fort. Pour la plupart, nos dirigeants semblent avoir échoué à le faire lors de cette crise de la covid. Du moins, ils ne nous ont pas informés de réflexions sur l'ensemble de la situation ni sur des objectifs ou critères pour tenir compte ou non de tel ou tel facteur (santé, argent, vie libre...). Nous n'avons pas participé aux décisions, ni au cadre des réflexions préalables. Et ce, un peu partout où nous avons assez d'informations pour porter un jugement, imparfait et incomplet pour le moment.

En quoi les dirigeants ont-ils échoué? En pensant, décidant et agissant de façon trop étroite, osons les termes « *de façon bornée* ». Et pourquoi? Parce qu'ils n'ont pas su tenir compte des nombreuses composantes de la vie humaine. Parce qu'ils n'ont pas su (ou pas voulu) compter correctement les coûts financiers et humains des actions gouvernementales. C'est pénible à dire. Mais c'est évident si l'on examine sans parti-pris la situation et les décisions. L'erreur d'orientation est claire dès le début, elle s'est maintenue et domine encore les propos des organismes gouvernementaux et le traitement journalistique. Au Québec, pour ce que j'en ai vu, ce dernier, écrit ou télévisuel, s'est installé dans les ornières tracées par les autorités.

Suis-je sûr que les dirigeants n'ont pas pensé à tout, ou presque tout, de ce qui importe chez les humains? Non, car on ne sait rien de leurs délibérations réelles, entre eux et leurs entourages. Mais leurs décisions et déclarations empêchent de supposer quelque large réflexion. Et, répétons-le, ils ne nous ont donné aucun indice d'une telle réflexion englobante préalable aux grandes orientations. Pourra-t-on profiter de périodes plus calmes pour établir collectivement nos priorités de vie pour le temps ordinaire et pour les temps de crise? Au-delà des chartes juridiques.

Restons au Québec pour l'examen des procédés. Le gouvernement a consulté, bien sûr. Mais presque exclusivement les gens de la Santé dite

publique. En tout cas, pour les autres, il ne nous en a pratiquement pas parlé. Et qui, en Santé publique? La figure de proue en fut, publiquement, le directeur, responsable des synthèses des divers travaux et avis de spécialistes. Consultation sur quels sujets? Essentiellement les multiples aspects techniques de cette pandémie : épidémiologie, infectiologie, virologie et autres. Or, on ne doit pas se le cacher, tout expert appelé devant un comité, un tribunal ou un premier ministre, est *borné* dans ses propos. Vous êtes microbiologiste moléculaire? C'est parce que vous êtes un pro dans ce domaine qu'on vous a fait venir. On ne veut pas vous entendre parler de chirurgies ou de maladies mentales, d'économie générale ou de finance étatique, de culture, d'éducation ou d'activités physiques. Si, au moins, le gouvernement nous avait communiqué les avis reçus des spécialistes de ces domaines. Non! Stupidement d'un point de vue strictement intellectuel, probablement pour dédouaner une de ses ministres, le premier ministre du Québec s'est dit « *docile* » aux avis du représentant de la Santé publique. Quoi! C'est lui, le *premier ministre*, qui doit intégrer les données et avis importants venant de tous les domaines pertinents et... décider! C'est lui qu'on a élu pour cela (avec entérinement ou modifications par le gouvernement et les assemblées délibérantes dans des délais appropriés)! Ce n'est pas l'affaire d'un fonctionnaire, tout haut placé qu'il soit et tout compétent qu'on le croit dans son domaine (parfois à tort, rappelons-nous son rejet durable de l'utilisation des masques chez le grand public). Presque tout le temps la Santé publique n'a parlé et agi qu'en fonction de la covid. La santé, pourtant, comprend aussi les chirurgies, les rencontres patients-médecins, les problèmes mentaux, et tant d'autres choses. Tout cela devint secondaire, toléré là où il n'y avait pas d'interférence avec les obsessionnelles mesures anti-pandémiques. Le premier ministre a donné son aval à cette vision myope et l'a faite sienne.

La population dans son ensemble, pendant longtemps, n'a exprimé ni opposition ni doute. Les médias journalistiques et télévisuels n'ont élevé aucune objection majeure sur le fond ni contribué à élargir la vision. Les intellectuels, si présents dans de telles situations il y a cinquante ou trente

ans, ont, en gros, laisser faire (je ne lis pas tout, loin de là, mais, quant aux grands médias, peut-on me contredire?). Tout s'est alors mis en place, très vite. La grande majorité de la population semble avoir accepté alors, d'entrée de jeu, qu'on nous embarque dans une névrose sociétale qui perdurait dix-huit mois plus tard. Je me suis rebiffé dès le début, intellectuellement. Les idées majeures de cette première partie du texte me sont venues quasi immédiatement. La suite des événements les a confirmées. Je n'en parlais qu'à peu de personnes, dans mon entourage. Je croyais que d'autres mieux connus que moi dénonceraient le caractère précipité et l'étroitesse de vue des décisions gouvernementales. Ce ne fut pas le cas. Tardivement, j'essaie de décrire publiquement l'erreur gouvernementale et sociétale. Elle nous révèle, je crois, qui nous sommes et comment nous nous comporterons dans les crises et les guerres qui s'en viennent.

Une pensée forte et large n'accouche pas d'une décision à orientation ultra-limitée, inchangée dans la suite des mois, terriblement coûteuse en morts, en argent et en diminution de la qualité de la vie chez tous. J'ai décrit la situation au Québec. Chez nos voisins états-uniens, le président, décideur en chef, à l'inverse, a minimisé, presque nié, le danger (contre les affirmations du principal officier public pour les questions de santé). Il a retardé et affaibli bien des efforts de prévention et de traitement de la covid. Trop peu ne vaut pas mieux que trop! Nos médias nous ont décrit de loin un comportement plus équilibré en Suède mais s'attachèrent assez tôt à des statistiques comparatives bien choisies pour le dénoncer, sans discussion. Je n'ai pas assez d'information pour porter un jugement sur ses résultats à ce jour, mais je me réjouis qu'un pays occidental ait tenté de mieux concilier vie normale et précautions sanitaires.

La peur, peur des ravages entrevus de la pandémie et, aussi, peur des réactions possibles de la population, a sûrement joué un rôle important chez les dirigeants qui ont pris et maintenu une ligne de conduite semblable à la québécoise. Peur chez les citoyens aussi. La peur signale un danger et stimule la préparation à l'affrontement, certes. Mais on ne doit

pas baser toute notre vie sur la peur. Mal maîtrisée, elle devient nuisible, mauvaise conseillère et mauvaise compagne.

### Les décisions

Pour décider, ils ont décidé! Des centaines, des milliers de fois. Je parle des dirigeants de nos pays. Une avalanche de petites décisions et quelques grandes.

Nombreux sont les sujets qui demandèrent des décisions. Masque recommandé ou pas? Établit-on un confinement, de quelle ampleur, quand et où le modifie-t-on? Jusqu'à quel point arrête-t-on la production de biens et de services? Comment compenser les effets d'un chômage circonstanciel? Vide-t-on les hôpitaux de milliers de leurs patients pour être prêts si le virus s'active trop? Où et quand déplacer ces personnes déjà hospitalisées pour une autre raison? Couvre-feu ou pas, où et combien de temps? Punitons ou pas, de quelle ampleur? Écoles, lieux de travail, restos et bars, parcs et musées...? La liste pourrait s'allonger de beaucoup.

Penser largement n'aurait pas été malvenu à ce niveau de gestion! Hélas! Les gouvernements que je connais n'ont dévoilé clairement ni leurs processus, ni leurs critères, ni leurs informations. « *Faites-nous confiance. – Vous en demandez trop. Citoyen, je vais obéir au gouvernement, bien sûr. L'anarchie serait ici encore pire. Mais, intellectuellement et humainement, vous n'avez pas mérité que l'on vous fasse confiance* ». C'est à propos de ces commandements à variation quasi hebdomadaire et à leurs effets dans la vie de tous, que les critiques ont commencé à se manifester, de plus en plus largement. Critiques dans l'ordre du local, du détail, du pointu. La plupart du temps pertinentes, parfois convaincantes. Parfois le simple bon sens a fini par gagner, des ajustements se faisaient. Mais l'orientation générale dans le « combat » (« *c'est une guerre* », avait-on affirmé) ne changeait pas. Venons-en donc aux grandes décisions, autoritaires, bornées, certaines infantilisantes (au Québec et au Canada, comme aux USA, comme...).

Comme dans la plupart des circonstances, il y avait deux types d'erreurs d'orientation à éviter : accorder *trop peu* ou *trop* d'importance à cette covid-19.

Le premier type d'erreur a été commis aux États-Unis, au Brésil, un temps en Angleterre et, au début ou avant l'épidémie, un peu partout, y compris au Canada et au Québec. Pas très longtemps en général, heureusement. Chez d'autres, le quasi-négationnisme, en tout cas la minimisation systématique et durable du danger réel, une fois celui-ci devenu évident, a entraîné une augmentation des cas, des souffrances, et des décès.

Les mêmes effets funestes résultèrent d'une faiblesse généralisée des structures médicales et gouvernementales dans les contrées pauvres, quelle qu'ait été la volonté des gouvernants. Faute d'information suffisante de ma part, je n'en traiterai guère. Notons simplement que les nations les plus pauvres ont été fortement défavorisées au moment de la distribution des vaccins. Qui en est vraiment étonné?

En Occident, c'est le second type d'erreur qu'on a généralement vu triompher. Très tôt et durablement. Je ne retire pas le mot « triomphe ». Du haut de la hiérarchie jusqu'à une grande partie de la population ordinaire, les tenants du « *tout-contre-la-covid* » en ont fait un principe prédominant, n'hésitons pas à l'appeler le « credo ». Credo inchangeable, indiscuté. Les rites se sont installés, par exemple les émissions de télé menées par les plus hauts dirigeants, suivies de commentaires « d'experts » renforçant presque toujours le poids des propos gouvernementaux. Pas étonnant, car, pendant longtemps, à part nos politiciens au pouvoir, les spécialistes du domaine ou impliqués dans le traitement étaient les seuls invités. À leur plus osé, et seulement rendu loin dans le temps, on y exprima des doutes ou des oppositions quant à la pertinence de certaines mesures particulières.

Qu'y a-t-il eu de si grave dans ce choix de défense coûte que coûte contre l'ennemie covid? Il y a eu l'ignorance de la complexité de la vie et des

sociétés. Ignorance de ce qu'est la vie et ce qu'est la mort. Inaptitude à bien compter les morts. Et, conséquence désolante, élargissement de la crise.

*Inaptitude à compter les morts?* Voyons donc! Compter les morts, c'est facile : un, deux, trois, ... Certes, mais quelles morts? Des gens morts de quelles maladies? Simplifions, comme le font encore nos gouvernants québécois et canadiens : seulement ceux qui sont morts de la covid-19! Admettons qu'on puisse approximativement isoler ces cas. Mais pourquoi oublier les autres dans les bulletins? Vider les hôpitaux d'un grand nombre de malades, retarder des dizaines de milliers de chirurgies, cela en causera forcément des morts au fil du temps (sans parler des souffrances dues aux retards et à l'incertitude). Le confinement a aussi pris son lot de vies, presque secrètement. Mais cela ne compte pas puisque ce n'est pas compté (ni comptable immédiatement, bien sûr, ce qui n'est pas une raison pour en omettre l'existence ou la nier).

De plus, que vaut un nombre pris tout seul? Au fait, il y a combien de décès au Québec en moyenne chaque année? Environ 70 000. Donc autour de 190 par jour. Ces chiffres, je ne les ai vus nulle part mis en relation avec ceux de la covid. Ils sont *indispensables* à connaître si l'on tient réellement à évaluer la gravité de cette dernière. Leur diffusion, fréquente, aurait mis en perspective les dégâts réels, mais limités, de la maladie. Cela aurait pondéré de façon sensée la peur alimentée par les médias gouvernementaux et journalistiques. Mais on ne savait pas quels débordements la maladie aurait pu créer dans les hôpitaux, il fallait donc prévenir, dira-t-on. Pas de façon aussi précipitée!

Et les CHSLD? N'y avait-il personne au Ministère de la Santé d'assez éveillé, informé, courageux, pour sonner l'alerte à temps et protéger ces vieilles personnes en mauvais état physique, très vulnérables au virus et à ses conséquences? Par exemple, ignorait-on les dangereux déplacements d'employés non assignés à un seul établissement ? Négligés depuis longtemps, les CHSLD n'étaient pas préparés à contrer efficacement la propagation de l'épidémie dans leur milieu et à traiter les personnes

atteintes. Ce fut la catastrophe. Ce furent les jours et semaines où le nombre de décès dus à la covid s'approcha le plus du nombre habituel de décès toutes causes confondues. Grave tache sur le travail gouvernemental québécois.

Et notre gouvernement fédéral canadien? Aucune discussion publique. Pourtant des décisions qui auront de longues et graves conséquences. Ajouter d'un coup 400 milliards à une dette cumulative de 400 milliards (j'arrondis les nombres, ici comme ailleurs, en conservant l'ordre de grandeur) parce qu'on a mis à pied pour plusieurs semaines ou mois une partie des travailleurs du pays! Dire qu'il y a à peine quelques années, les partis montaient des guerres politiques autour de déficits de 40 ou 20 ou 10 milliards. Pourquoi la fermeture de tant d'usines et entreprises, si tôt dans le processus? Trois jours ou deux semaines de plus, pour voir, calculer, aviser, décider? Non. Même précipitation sur le fond et sur les modalités des subventions libres aux étudiants sans emploi et sur le 400\$ ou 500\$ qui fut donné à toutes les personnes d'un certain âge, peu importe leur état de fortune.

Traîner cette dette accrue ne pourra que nuire aux investissements futurs, aux revenus et aux dépenses, y compris dans le domaine de la santé. La consolation, si l'on veut, est que tous les pays, ou presque, en Occident ont agi semblablement (avec plus de modération). Donc, pas de gros désavantage comparatif entre nous. Mais cela nous handicape tous contre des forces hégémonistes à l'œuvre, venant d'un pays comme la Chine ou d'autres types.

Certains disent que cet arrêt de la production en bien des domaines et les subventions compensatoires tant aux individus qu'aux entreprises ont été sanitaire et socialement bénéfiques. Cela est vrai, surtout si l'on fait fi des alternatives qui existaient. On dit aussi que l'accroissement de la dette sera (vite) résorbé. Ceci est très incertain. On ne connaît pas l'avenir. Et nos gouvernements n'ont pas refait la même chose par la suite. Ils n'ont même pas évoqué la possibilité d'une intervention d'une telle ampleur.

Revenons au nombre de morts, mal comptées. Ce fut encore pire que ce que j'ai décrit. On a fait *comme si vivre était simplement ne pas être mort*. Mais il y a vivre et...vivre! Combien de degrés et de couleurs n'y a-t-il pas pour exprimer l'intensité et la diversité de la vie? Parlons donc de la *qualité de vie*. Je n'invente pas le concept. L'expression est répandue dans les propos de tous les jours et dans les débats publics. En fait, les humains vont jusqu'à choisir la mort quand la vie est trop pénible : suicides et tentatives de suicide, morts médicalement *assistées*, soins palliatifs... On souhaite que peu de gens se soient enlevé la vie pour cause de grisaille et de solitude accrues par ce carcan de limitations conçues pour combattre la covid.

Dans nos vies quotidiennes, nous avons tous subi des pertes de joies, de plaisirs, d'enrichissements culturels, de fraternité concrète. À quel point? Peut-on le calculer *rigoureusement*? Non. Mais on peut s'en faire une idée. À l'hôpital, on nous demande bien d'évaluer notre douleur, sur une échelle de 1 à 10. Nos réponses sont subjectives et variables, le voisin de chambre ne compte pas comme nous et n'a pas la même maladie ou blessure. Cependant, le personnel dûment qualifié nous pose et repose la question. Pourquoi? Parce que nos variations individuelles au cours du traitement fournissent des indices.

Généralisons. Par sondage ou autrement, obtenons l'opinion des gens pendant une crise ou auparavant. Une moyenne, quoi! Que conclure d'une *perte de qualité de vie de 1%* ? Calculons grossièrement, pour le Québec, par exemple. En gros, huit millions de personnes, un centième de jour perdu pour chacun, cela donne, chaque jour, *80 000 jours d'humanité* perdus, un peu plus de 200 années d'*humanité* perdues. Ici, nous entendons humanité comme vie humaine dans des conditions normales. En moyenne, il reste environ quarante ans à vivre aux habitants actuels du Québec. Soyons, encore une fois, généreux et disons cinquante ans. Deux cents divisés par cinquante, allons, nous pouvons réussir sans calculette, la réponse est quatre.

Donc chaque jour a enlevé aux Québécois, pris collectivement, l'équivalent de quatre vies individuelles restant à vivre. Au bout de cinq cents jours (nous avons déjà dépassé cette marque), cela faisait... deux mille vies. Et cela, si notre perte de qualité de vie n'a été en moyenne que de 1%. Elle fut bien supérieure. Pensons-y personnellement : confinement, couvre-feu, fermeture de restos, de bibliothèques, etc. Écoutons les plaintes, parfois dramatiques : relations familiales ou amicales arrêtées ou diminuées, entassements prolongés dans de petits logements, nervosité de tous se répercutant sur les soins aux enfants, probabilités de retards scolaires, anxiété accrue, violences familiales, souffrances mentales, morts solitaires de vieilles personnes démunies... Tant de représentants de tant de milieux divers se sont publiquement plaints d'effets malsains dans tant de domaines. Remplacez le 1% par ce qui vous semble juste. Si c'est par 10%, on arrive à 20 000 équivalents collectifs de vie résiduelle individuelle perdue. 20 000 équivalents de *morts-sans-décès*, de vies sans vie, de vies pas vivables.

Ce concept ne vous agrée pas? Mes calculs vous gênent? Vous avez raison. Cela est très imparfait. Faites mieux, je m'en réjouirai. Niez l'effet négatif des mesures sociétales prises pour contrer l'épidémie, vous devenez un négationniste d'un genre trop nombreux et trop rarement dénoncé. On ne doit pas rejeter la réalité.

Parlant de réalité, j'en ai jusqu'ici escamoté une partie importante, positive, celle des bienfaits résultant de mesures prises par les gouvernements. Un ami me l'a heureusement signalé. Les effets directs de la covid sur la santé des gens ont été diminués, tant en nombre de personnes atteintes par le virus qu'en gravité de la maladie une fois détectée et traitée. Les restrictions quant aux déplacements ainsi que l'obligation de travailler depuis la maison ont été agréablement vécues par une partie de la population. Bien des gens ne désirent pas revenir à l'ancienne vie. L'écologie y a gagné : une auto dans l'entrée de garage est moins polluante que la même auto nous transportant de la maison jusqu'au lieu de travail.

Etc. On verra dans les années à venir quels ajustements se feront, bénéfiques ou non, sous tels ou tels aspects.

J'ai écrit que *eux*, les gouvernants, c'est *nous*. Pas exactement, bien sûr, ni tout le temps. En essayant de nous rappeler à nous-mêmes leurs réalisations ou propos de naguère, nous les écoutons décrire leurs vues et projets, et dénigrer leurs adversaires, puis nous votons. Tout le monde n'obtient pas alors le gouvernement qu'il désirait, mais il y a une reprise 2-4-6 ans plus tard. Au fil du temps, les désirs de la majorité, s'ils persistent, sont satisfaits, au moins partiellement. Et comme nous ne savons pas penser largement ni évaluer les conséquences multiples des décisions d'une certaine importance, les politiciens font de même. Ils hument l'air du temps et composent avec lui. Ils nous ressemblent. Ils pensent, décident et agissent à peu près *comme nous*. C'est parce que nous nous reconnaissons en eux que nous les élisons. Que tout agir des dirigeants politiques soit sujet à des objections, à des oppositions, par une fraction de la population ou à propos d'éléments particuliers, ne doit pas occulter le fait que nos gouvernements nous ressemblent, globalement parlant.

*Moi, qui fais la critique, qu'aurais-je fait, si j'avais été un dirigeant?* En partie, la même chose que ces dirigeants! Quoi? Je les blâme, je les houspille. Et j'aurais fait comme eux? Comme eux, j'aurais eu à tenir compte de ce que désire ou accepte la population, qui est l'électorat dont le dirigeant a obtenu son mandat, provisoirement. Cependant j'aurais consulté sommités et praticiens dans de très nombreux domaines (psychologues et pédagogues, économistes, sociologues et autres). Surtout, j'aurais tenu compte de l'ensemble des avis. En visant à un meilleur équilibre entre protection de la santé et liberté de vivre, des différences majeures et d'autres mineures en auraient sûrement résulté dans bien des domaines (limitons-nous au Québec : l'éducation, les CHSLD, les communications, le travail et les loisirs...). Il y a quand même une grande marge entre Legault et Trump!

## Les actions

Pour rendre les décisions opérantes, il faut agir. La plupart des gouvernements semblent avoir assez bien réussi à faire appliquer leurs principes par les réseaux d'institutions et de services. Les tâches, immenses, étaient orientées vers des fins précises : communiquer les directives et reconnaître l'état des choses dans le monde réel (il y eut là, forcément, de nombreux et navrants ratés, surtout au début) ; avoir assez de lits, d'oxygène et de personnel; commander, obtenir, distribuer et administrer les vaccins ;... Le travail de tant de personnes qualifiées, leur abnégation et leur inventivité ont été célébrés, avec raison. Les gens de la base, comme on dit, ont assuré la réalisation des directives venues d'en haut. Ils n'avaient pas à traiter des orientations générales. Pour la plupart, ils ont bien accompli leurs tâches (ne tenons pas compte ici des abandons dans des établissements pour personnes âgées dépendantes, lors du chaos initial). Merci à eux. Les haut placés, eux aussi, ont dû travailler fort, c'est sûr, ne le nions pas.

Les critiques des médias, d'individus, de groupes existants et de regroupements de circonstance se sont pour la plupart attachées à des mesures spécifiques et à des réalisations jugées insatisfaisantes. Plutôt tardives, souvent bien étayées, ces critiques paraissent avoir été diffusées assez largement. La plupart du temps, elles visaient à une exécution plus équilibrée et plus saine, sans remettre en question l'ordre général des priorités décidées par les gouvernements. Avec le temps, les oppositions devinrent plus répandues et plus virulentes, mais, dans ce texte, je ne prends pas en compte ce qui s'est passé après l'automne 2021.

Suis-je en train de dire qu'il n'y a pas eu de d'opposition fondamentale aux décisions étatiques? Non, bien sûr. Un peu partout, des voix isolées ou groupées, se sont portées à la défense des libertés trop réduites selon elles, voire bafouées. Il y a eu, chez certains, une persistante négation de l'existence même d'une pandémie. Que peut-on faire contre cela? Sans nécessairement aller jusqu'à une accusation de complot généralisé, la

prétention à défendre la liberté en a poussé plusieurs à ne pas respecter les règles contre la pandémie. Je comprends cette inquiétude, mais la situation durant la crise n'a jamais justifié de la désobéissance civile. La société se porte mal quand les citoyens vont dans des sens opposés. Même dans le doute, il vaut mieux suivre les directives et avis des gouvernements. On doit pouvoir les critiquer. Mais les enfreindre activement, voire démonstrativement, n'était nullement justifiable, ici au Québec. Ce qui ne veut pas dire que ce ne soit jamais le cas : l'État n'est pas propriétaire de nous.

Je me suis fait vacciner cinq fois (ce nombre est un ajout postérieur à l'ensemble du texte) et n'ai pas l'intention d'arrêter de le faire tant que cela sera recommandé. J'ai suivi les autres consignes et recommandations gouvernementales. Pas toutes *à la lettre*, comme certains messages mal avisés voulaient nous y réduire. Souvenons-nous de l'horrible expression « distanciation sociale » qui, telle quelle, aurait interdit les sourires et les communions humaines, et du « ne sortez pas » intimé un temps aux aînés. Après tout, piétons, feu rouge ou pas, nous sommes nombreux à décider de traverser à une intersection lorsqu'il n'y aucune voiture en vue.

## Deuxième partie : Nous et l'avenir

par Jacques Lefebvre

*Ne pas diffuser ni utiliser sans la permission de l'auteur.*

On a fait et on fera encore des milliers d'études, bilans et synthèses de nos mois et années de covid. Ce sera utile si cela sert à améliorer notre degré de préparation aux crises qui viendront, nos façons de les examiner (ou même de les prévoir) et d'y réagir efficacement.

Forcément il y en aura d'autres crises, touchant une ou des ou toutes les sociétés humaines, crises locales et temporaires (comme la grippe espagnole ou la Deuxième Guerre mondiale), ou générales et durables comme une méga-transformation des humains.

Penchons-nous sur les crises prévisibles pour le moment. Voyons quels sont nos défenses et outils. Qui sommes-nous? Que sommes-nous? Qu'avons-nous de plus important à sauver?

### Des crises à venir

Plane sur nos têtes la menace de destruction de l'humanité, entendue dans chacun des deux sens suivants : l'ensemble de ses individus et sa singularité essentielle. D'abord la première menace : suppression physique quasi-instantanée de millions ou milliards d'humains; la terre, l'air et l'eau rendues impropres à la vie sur de grandes surfaces ou partout ... On pense aux arsenaux atomiques et nucléaires. C'était la grande crainte des années 1960 et 1970 chez plusieurs. On a évité cette guerre apocalyptique. En attaque ou en riposte, justifiées ou non, l'escalade ou l'erreur restent encore possibles. Et d'autres méthodes ou moyens de produire d'immenses dommages existent.

Nous savons qu'il y aura d'autres crises collectives non totales mais de grande ampleur. De toutes sortes : économiques, médicales, écologiques, militaires, informatiques... En fait, elles se multiplieront, car nous sommes nombreux, le climat est dérangé et les besoins, matériels ou de domination, ne se tairont pas. Nous prenons à la planète plus que ce qu'elle peut nous livrer sans dommage. La minorité occidentale d'humains à laquelle j'appartiens est devenue très habile, égoïste et gourmande, et elle vit globalement dans un remarquable confort. Or l'humanité comptait environ deux milliards d'individus en 1900, six milliards en 2000, elle approche des huit milliards. Oups! Nous consommons déjà trop et la majorité n'est pas encore arrivée au buffet.

Vous et moi ne savons trop quoi faire, à nous seuls, dans les crises majeures ou totales que je viens d'évoquer. Heureusement, nous pouvons contribuer à la résolution de questions locales d'urbanisme, de finances, de salubrité, de vie communautaire, de transport et quoi d'autre! Ce sont des aspects importants de nos vies réelles. Un bon fonctionnement des sociétés exige délibérations suffisantes, ouverture d'esprit et des cœurs, conciliation d'intérêts variés, courage dans les décisions, persévérance dans l'action. C'est beaucoup demander.

### Comprendre avant de décider

On peut et on doit mieux se former collectivement. C'est essentiellement une affaire publique. En général, nous ne savons pas discuter efficacement, avec des clarifications et des progrès. Ça ne s'improvise pas. À l'école, rendons quasi-automatique sur tout sujet l'examen de plusieurs points de vue, étayés, pas seulement la confrontation d'opinions brutes. À la télé, au lieu de ou parmi des particularités peu significatives, donnons des pistes de compréhension globales et éclairantes : combien de morts chaque année; l'évolution historique, récente ou ancienne selon les circonstances; les coûts; des émissions régulières ou des flashes fréquents sur des pays que nous négligeons, d'Afrique et d'Amérique du sud, d'Asie et même

d'Europe... Des données encadrantes disponibles sont faciles à communiquer à l'aide de courts textes accompagnant les paroles en surimpression ou avec des écrans divisés, dans une forme et un dosage non encombrants (les diffuseurs le font pour la publicité!). Mes exemples importent peu. Ils ne servent ici qu'à illustrer le type de comportements généraux qu'il faut améliorer. L'interaction des individus, groupes, média, est la clé de la réussite. Pourvu qu'on aille dans la bonne direction, qu'on vise à mieux comprendre et mieux décrire la complexité de la vie et de la société, afin de mieux décider et de mieux agir.

### Qui sommes-nous?

Pour la plupart, nous sommes des humains de bonne volonté. Rarement héroïques ou de parfaite sagesse dans la vie courante. Notre vécu est devenu trop complexe pour que nous en ayons une appréciation claire, généreuse et suffisamment commune pour soutenir à l'occasion un effort collectif exigeant. Beaucoup se plient aux mesures de protection contre quelque danger que ce soit (danger bien évalué ou gonflé, réel ou potentiel). Peureux ? En tout cas, obéissants. Il y a aussi des bravaches, souvent têtes vides, slogans de liberté à la bouche. Deux extrêmes, regroupant chacun plus de gens que je ne le croyais encore il y a cinq ou dix ans. On n'en fera pas les penseurs au sens fort que je réclame. La peur et l'expression du courage sont légitimes et utiles, ou mal avisées et inappropriées aux circonstances. Et il n'est guère facile, la covid nous l'a fait réaliser, d'arrimer l'indispensable solidarité (nul ne se suffit seul longtemps) avec la protection de nos droits et de notre bien-être, à nous et à nos proches.

En gros, en Occident, les conduites diverses durant la covid ont confirmé et accentué la déchirure du tissu social qui nous rassemblait. Rien de surprenant : depuis quarante-cinquante ans que l'on voit des groupes et sous-groupes de citoyens réclamer des mesures particulières en leur faveur, les médias les soutenir et les gouvernements leur accorder les arrangements demandés, en une fois ou en plusieurs. Ces demandes

étaient pour la plupart justifiées. Malheureusement, elles se sont faites dans l'affaiblissement de l'adhésion à la société englobante, dans la confrontation, voire l'hostilité réciproque des groupes. Fragmentation : moi, mon sexe, ma ville, ma campagne, mes idées, mon camp, mes misères, mes désirs. Cette fermeture sur les particularités se manifeste partout. État d'esprit qui nuit grandement à l'unité d'action lors des crises.

### Que sommes-nous?

Des animaux raisonnables? Nous la connaissons bien, cette définition. Prenons-la comme point de départ. Nous aurons à préciser en cours de route ce que nous entendons par 'raisonnable'.

Comme pur animal, nous n'avons pas été gâtés à la naissance (la nôtre individuellement ou celle de l'espèce). Du moins, physiquement. Notre peau et nos poils ne nous protègent pas contre le froid, le chaud, les bêtes. Nous demeurons longtemps incapables de nous déplacer efficacement. Nous dépendons d'autres humains pour nous nourrir et vêtir. Pourtant, notre espèce, si jeune, disons un million d'années, a éclipsé ses rivales et domine à peu près tout. Nous trouvons et utilisons l'énergie nécessaire à notre survie et à notre développement. Nous nous connaissons et soignons nous-mêmes, de mieux en mieux. Nous avons appris à nous reproduire ou non, et à nous modifier jusque dans notre bagage génétique. Voilà notre histoire : une réussite exceptionnelle. Comment l'expliquer? Par cela que nous possédons plus que les autres, *la raison*.

La raison seule? Non, bien sûr. Nos habiletés corporelles aussi (l'agilité de nos doigts, la station debout et d'autres caractéristiques qui, au total, nous distinguent parmi la famille des mammifères). Et les capacités vocales nécessaires à la communication. Et notre vie sociale, communautaire, politique. Nous échangeons entre nous les usages anciens et les nouveautés, pour un meilleur contrôle du milieu matériel, une meilleure prise sur les autres vivants. Efforts physiques, sacrifices et persévérance au

fil des générations ont permis et accompagné les progrès en connaissances et en pouvoirs. La réussite des humains n'aurait pas eu lieu sans ces observations, essais, communications, entre individus et entre groupes. Elle est ainsi l'œuvre de notre raison et de notre travail, commandé et orienté par notre volonté.

### Deux sens du mot 'raison'

Nous ne nous servons ici que de deux des nombreux sens du terme. Se souvenir des mots, calculer, décider par application de critères numérisés sont des tâches au cours desquelles nous pensons et... que les ordinateurs, conçus et fabriqués par nous, savent maintenant accomplir. Il y a le niveau supérieur. Rendus là, nous construisons des modèles à plusieurs variables, faisons jouer celles-ci, leur donnons des pondérations diverses, en examinons les effets théoriques (en les confirmant, rejetant ou nuancant par d'autres considérations ou des expérimentations). Nous le faisons dans notre tête ou sur papier ou à l'ordi, grossièrement ou finement, vite ou avec minutie, selon l'importance et l'urgence relatives. Nous pensons alors vraiment. Souvent, des contemporains ou des prédécesseurs, proches ou anciens, avec leurs résultats, méthodes et questionnements, nous accompagnent et nous aident.

Avec un seul but ou une seule loi ou un seul critère, tout irait de soi. Mais l'univers et nous-mêmes ne sommes pas unidimensionnels. Même dans les entreprises matérielles, sont à prendre en compte les possibilités, coûts, énergie, dommages, durabilité, sans oublier le consentement des personnes affectées. C'est encore plus complexe quand il s'agit de la vie humaine et des sociétés : croyances et savoirs, désirs et morales, valeurs personnelles ou sociétales, conflits et révolutions. Mais, durant la crise de la covid, la pensée complexe, libre et publique, a été étouffée par les dirigeants et les grands médias de communication (les médias marginaux et les souterrains encore plus, dit-on). Ils ont tout ramené à une vision étroite.

Maladie et pensée de la mort ont obnubilé les esprits. Et rendu nos vies étriquées et démoralisantes.

### L'humain est en train de se transformer

D'une autre nature serait la *déshumanisation*, la fin de l'humanité dans ce qu'elle a d'unique. Les succès de notre espèce, nous les devons certes à nos efforts et à notre travail. Mais aussi, et de plus en plus au cours de l'évolution, à l'invention d'outils et de moyens ajoutés à nos membres naturels, les aidant, amplifiant et remplaçant : feu, haches, agriculture, domestication de végétaux et d'animaux, écriture, transports, électricité... En nombre, en puissance et en efficacité, ces extensions se sont additionnées, aujourd'hui elles se multiplient. Marteau et crayon, c'était du nous-même à l'extérieur de nous. Au total, les machines programmées et l'intelligence artificielle, peu à peu, dictent notre façon de vivre. Elles ont même commencé à pénétrer en nous, physiquement. Dans les corps, *pacemakers* et organes artificiels. Dans les têtes? Des audacieux s'implantent des puces électroniques afin d'améliorer leurs performances cérébrales. Ils appellent cela du *transhumanisme*. Faut-il admirer, envier et vouloir s'installer ces engins calculatoires et logiques? Dans quel but? Une coopération plus intime entre l'homme et ses machines? Éventuellement, une fusion?

La plupart des humains en viendront-ils à accepter les formes radicales de telles compositions hybrides? Leur seront-elles imposées? Depuis au moins un siècle, des écrivains et des scénaristes nous livrent en abondance les fruits de leur imagination dans ce qu'on appelle de la science-fiction. Au fond, ce ne serait qu'une étape dans la vie du couple corps-esprit (couple que nous n'avons su expliquer ni comme dualité ni comme unité). L'usage de nos machines nous a permis de devenir « *comme maîtres et possesseurs de la nature* ». Quelques pas de plus et ça ira encore mieux? Non. Les dégâts externes montrent déjà l'aberration qu'il y aurait à continuer

l'exploitation de la nature au seul bénéfice de notre confort matériel et de nos stimuli sensoriels, psychologiques ou sociaux. Corps et raison pratique, avec ou sans les ajouts et robots et l'intelligence artificielle, ne donnent qu'une description incomplète de l'humain. Nous sommes plus que ça. Nos vies et notre histoire dépassent ces deux composantes. Qu'y a-t-il d'autre?

### Insuffisances du corps et de la raison

Il y a que nous voulons décider de ce qui doit être. Nous contrôlons nos vies matérielles. Nous faisons nos lois et nos dieux. Nous nous représentons à nos yeux. Nous fabulons sur des mondes imaginés. Rien de cela ne nous satisfait durablement. De mon vivant, au Québec, l'Église catholique s'est effondrée comme un château de sable sous forte pluie et vents violents. Dans le monde, l'Empire soviétique s'est disloqué comme maison mal maçonnée. On veut toujours plus, toujours mieux, toujours autre chose. Au moins, nous fixons les buts, nous, nos dirigeants, des groupes puissants, économiques ou politiques ou religieux, non sans méprises ou mensonges. Nous chargeons la raison pratique de les atteindre pour nous. Pauvre elle! Elle fait ce qu'elle peut, organisatrice et calculatrice, et se déploie dans la conception et la fabrication de *moyens* matériels et sociaux. *L'homo faber* a pris la forme de grappes de groupes industriels ou gouvernementaux. Nous disposons ainsi d'une panoplie croissante d'outils. Ils fonctionnent mais ne nous procurent pas le bonheur. Même les humains des nations bien nanties historiquement parlant se plaignent tout le temps! Laisser le système financier, étatique, commercial et informationnel fixer de plus en plus les *buts* ne fera que solidifier le couple des *besoins et désirs* du corps et de l'égo et des *moyens d'action* sous la direction de la raison organisatrice. Donc, encore plus de ce qui ne donne pas le bonheur.

### Nous sommes en manque

Tous. Tout le temps. Nous ne nous suffisons jamais. Manque d'oxygène, nous nous mettons à respirer. Manque d'énergie, nous mangeons ou

dormons. Manque de sens, nous créons des dieux, des systèmes philosophiques, des mondes imaginaires. Manque d'amour, nous pensons à la troisième voisine ou au voisin un peu plus loin, à des vedettes, à nos amis, à notre mère, à nos enfants ou petits-enfants. Ces manques, nous les comblons partiellement, jamais pour longtemps. Nous restons en manque.

Ni le corps, avec tous ses plaisirs et désirs, ni l'intelligence, artificielle ou non, qui nous facilite la vie, ne peuvent combler ce manque, ces vides qui, paradoxalement, nous animent et nous activent, nous et les autres êtres. Nous travaillons fort pour survivre. C'est nécessaire. Nous travaillons fort pour nos plaisirs et notre bien-être. Pourquoi pas? Peut-on faire mieux? Oui.

### Une troisième dimension de l'humain

Aimer. Inventer des théorèmes, des œuvres d'art. Tous. Partout. À tous les niveaux de réalisation : un petit dessin, une épopée nationale, un beau but ou un bel arrêt en jouant au hockey avec des amis... Du beau, du drôle. De l'intelligent et du tendre. En dansant, en chantant, avec notre corps ou dans notre tête. Aller plus loin. Au-delà. Ailleurs, en tout cas. En libérant l'Âme (nous donnons presque toujours tout à l'Animal physique ou social en nous). Grandir. Retrouver autrui : c'est par eux et avec eux que nous vivons, dans le même monde. Paroles et actions nous affectent réciproquement, nous rabaisent et nous élèvent. Vivons généreusement.

Les arbres morts peuvent devenir bois de chauffage, madriers ou sculptures. Il n'y a rien là d'inutile. Mais, tenons bien à en garder pour la sculpture (artisanat ou art), plus-value humaine.

Comment appeler cette troisième composante? Essayons « âme ». Le mot vous rappelle de mauvais souvenirs et vous inquiète? Rassurez-vous. Il ne se rapportera ici à aucune religion ou philosophie. Nous pouvons aussi l'appeler « cœur » (comme dans l'expression « *le cœur de l'homme est insondable* ») ou « esprit » (mais pas au sens d'habileté en paroles comme

dans « *il a beaucoup d'esprit* »). J'entends par ces mots ce qui se construit en nous par nos pensées et intentions, nos propos et nos actes d'humains et qui, en retour, oriente les activités suivantes. Donc, du plus nous-même que bien d'autres parties de nous. Ce peut être le meilleur et le pire de nous comme humain.

Cette troisième composante ou dimension de la vie humaine n'exige généralement pas d'actes héroïques ou éclatants. Pensons à l'amour habituel des mères pour les enfants. Quel bonheur de les voir sourire aux bébés dans les carrosses! Elles les aiment encore rendus adultes, même dans la douleur et l'impuissance, parfois en dépit de manifestations d'ingratitude et de mépris. L'amour est à classer bien haut dans ce que j'ai appelé l'âme humaine. Je dis d'ailleurs amour, pas désir. Il y a deux siècles, un mathématicien du Nord de l'Europe réussissait à démontrer un résultat que la plupart tenaient pour vrai sans preuve (et le démontrer rigoureusement n'aurait pas de retombée utile concrète). Pourquoi ces efforts, qui auraient d'ailleurs bien pu ne pas aboutir? « *Pour l'honneur de l'esprit humain* », dit-il. Limitons-nous ici à ces deux exemples d'actions dans la vie courante au-delà de l'égoïsme, de la simple survie et du confort.

Sans art, science et amour, sans activité créatrice, personnelle ou sociétale, bref sans cette troisième dimension, nous restons bien en-deçà de notre accomplissement. Ils décrivent nos recherches et connaissances, nos tracas et soucis, angoisses et espoirs. Ils nous parlent à nous, de nous et du monde entier vu par nous, Terriens humains que nous sommes.

Ne nous en promettons pas trop cependant. Nous ne serons jamais durablement comblés. Et l'on ne peut s'attendre à échapper aux maladies, incompréhensions et frustrations, même avec un corps en santé, une raison efficace et un cœur bien placé!

## Nous, humanité, sommes encore adolescente

Comment cheminer vers une maturité plus consciente et plus véritablement humaine ? Comment éviter que notre histoire se résume en un court titre : « *Du singe au robot en passant par l'homme* ». J'appelle ici robots tous les engins programmés et adaptables aux situations diverses : instruments chirurgicaux, pilotes automatisés, machines industrielles, appareils de traduction... Déjà plusieurs de ces appareils peuvent apprendre par eux-mêmes. Ils en viendront (sûrement?) à modifier leurs critères de jugement et leurs types d'action. Il y a quarante ans, ma crainte restait incroyablement. Je n'anticipais pas la vitesse et l'ampleur qu'a connues le développement de l'informatique et de ses outils, dont ceux de surveillance et d'endoctrinement, direct ou indirect, subtil ou évident. Jusqu'où ira ce contrôle de notre environnement proximal et de nos vies?

On me dit qu'un des maîtres de la fiction romanesque sur la robotique redoutait qu'il se produise un tel passage du pouvoir.

La partie est en train de se jouer. Qui contrôlera? Les humains? Quelques humains dominant les autres humains avec l'aide des machines? Les machines, fédérées en un ou des groupes coopérant ou se combattant à la façon de leurs prédécesseurs humains ? Il y a bien des figures possibles. À mes yeux de vieil homme de ce temps, la meilleure serait une humanité, moins destructrice qu'aujourd'hui, qui utiliserait ces machines à des fins humaines durables et respectueuses d'autrui et de l'environnement.

L'humanité est-elle capable de se hisser assez fréquemment et assez solidement dans le troisième monde, de l'entretenir, le protéger, l'enrichir et l'agrandir? Capable de ne pas céder au vertige de la puissance? Pour le moment, cela semble mal parti, tant il y a de gens et de groupes humains fermés sur eux-mêmes et hostiles aux autres. Mais seulement désespérer n'est pas fécond.

## Et la fin ?

« *L'art est un anti-destin* ». Le mot est réconfortant. Son auteur et nous savons pourtant que nous nous battons contre l'inéluctable. Notre culture cumulée va disparaître dans le temps. Nos os dispersés, poussière devenus, ne témoigneront même plus de notre passage. Nous ne gagnerons pas la guerre de l'existence, ni individuellement ni collectivement. Nous allons disparaître. L'humanité va disparaître. La vie sur Terre va disparaître.

Il s'agit de savoir ce que nous ferons maintenant pour que, avec ou sans les 'robots intelligents', l'humanité produise ses fruits les meilleurs. Ceux qu'elle seule peut donner.